Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 8

Artikel: Mauvaise excuse
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200913

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

posée, c'est-à-dire nous communiquer des variantes, texte ou musique, de la chanson ci-dessus.

Elle partira.

C'était l'été dernier.

Un Anglais en villégiature dans une de nos stations du littoral arrive tout essoufflé au bureau de poste :

— Aôh, mossié, voici oune lettre pour le Angleterre. Pensez-vous qu'elle pouvait encore prendre le prochaine train ; il est plius que quinze minoutes ?

— Oh ! oui, monsieur, c'est assez tôt.

— Vraiment ? Vous pensez ? C'est oune chose très importante. Il fallait absoloument que mon lettre il parte tout de souite.

— Oui, oui, monsieur, je vous le répète, c'est assez tôt ; elle partira, votre lettre.

— N'est-ce pas, par le prochaine train, dans quinze minoutes ? Ce était très important.

— Mais oui, mais oui ;... quand je vous dis qu'on va atteler la Grise.

— Oh ! yes, yes, merci beâucoup ; je étais très reconnaisant à vous.

Le mariage, la femme et les affaires.

Un charcutier de Chicago, devenu archi-millionnaire, a écrit à son fils, la veille de son mariage, la lettre suivante, qui nous semble de nature à intéresser d'autres que de jeunes Américains sur le point de convoler en justes noces :

Mon cher fils,

Puisque c'est ainsi, tout va bien, et, si tu veux faire plaisir à ton père, tu ne saurais fixer trop tôt le jour de tes noces. Je suis pour les brèves fiançailles et pour les longs mariages : c'est avant de se fiancer qu'il faut ouvrir l'œil.

Il y a des hommes qui demandent la main d'une jeune fille sans savoir qu'elle a de faux cheveux et qui, ensuite, poussent les hauts cris et soutiennent avoir été trompés sur la valeur de la marchandise, parce que leur femme possède non seulement un chignon artificiel, mais encore un œil de verre et une jambe plus courte que l'autre. Ces imbéciles-là ne m'inspirent aucune sympathie. Ce sont eux qui font croire à leur fiancée que pendant toute la durée du mariage ils porteront sur leurs genoux ses charmes de cent quarante livres, chaque soir, de sept à onze heures. Pour la future épouse, il est plus intéressant de savoir s'ils pourront tenir dans leurs bras, l'espace de cinq minutes seulement, un bébé de dix livres, sans pousser des soupirs comme s'il pesait dix quintaux.

La jeune fille entend à l'ordinaire le plus léger chuchotement destiné à lui dire qu'elle est le plus merveilleux produit de tout le marché. Mais a-t-elle l'ouïe conformée de façon à comprendre son mari quand il lui déclare à haute et intelligible voix qu'elle jette l'argent par les fenêtres et qu'il l'engage à être plus économe ? Etre au clair sur ce point est une chose essentielle pour le mari.

Une femme que tu caresses et dorlotes fait ronron, cela va de soi. Il est utile cependant d'y aller de temps en temps un peu plus fermement, pour voir si dans la colère elle ne griffe pas et ne jette pas feu et flammes.

A mon avis, il n'y a au monde qu'une seule chose pire qu'une femme emportée, c'est la femme qui, étant furieuse, demeure calme. Tandis que la première évapore sa bile sur la vaisselle, la seconde ressemble à la locomotive d'un train de marchandises stationnant dans une gare ; en l'entendant souffler tranquillement à tes côtés, tu t'énerves et tu as envie de fuir, de peur d'une explosion ; mais elle ne saute pas ; sa violence s'échappe goutte à goutte.

Une femme colérique fait fuir son mari au cabaret, mais la résignée le conduit à l'asile des fous ; elle lui met sur le dos ses fautes à lui comme un gamin attache une boîte de fer-blanc à la queue d'un chien, et plus il s'efforce de s'en défaire, plus il en entend l'énumération.

D'après ce que j'ai pu voir, rien de ce que je te dis ici ne me paraît se rapporter à Hélène Heath. Elle est vraiment une jeune personne désirable : jolie, intelligente, raisonnable et sans disposition aucune à faire des folies ou à te pousser à en commettre. Lui apporterais-tu un million au lieu de cinquante dollars par semaine, que tu devrais encore travailler fort et ferme à te rendre digne d'elle.

Veux-tu connaître maintenant mon sentiment sur le sexe dans les affaires ? J'apprécie au-delà de tout la femme au foyer ; au bureau, en revanche, je préfère me passer d'elle. C'est, je le reconnais, une conception vieux jeu et qui n'empêchera pas le sexe de s'insinuer là où ne devraient s'agiter que des hommes.

Je ne traite jamais d'affaires avec une femme sans me rappeler un incident de ma première année de mariage.

Ta mère et moi, nous avions installé notre ménage dans un de ces petits cottages dont tu trouveras la description poétique dans mille romans, mais où, si tu veux m'en croire, tu te garderas bien d'aller te fourrer. Notre maisonnette avait une véranda ornée d'un ravissant rosier grimpant ; mais on n'y trouvait pas de robinet à eau dans la cuisine. Sur la terrasse, des centaines de fleurs aujourd'hui démodées ; à la cave, des légions de rats. Un demi-arpent de terrain s'étendait derrière le logis. L'intérieur était moins spacieux : quand je m'asseyais, je ne pouvais étendre les jambes sans mettre mes pieds en dehors de la fenêtre. Bref, c'était un lieu idyllique pour piqueniquer ; seulement, l'expérience enseigne que l'on fait la plupart de ses pique-niques avant le mariage.

Ta mère cuisinait. Moi, je me démenais pour qu'elle eût quelque chose à mettre dans notre marmite. C'était, comme tu le vois, une existence modeste ; mais nous avions résolu de nous en estimer parfaitement heureux. Pour la plupart des hommes, le bonheur est quelque chose qui doit toujours arriver demain. Moi, je me suis fait une règle de ne jamais ajourner le billet de la chance. N'accepte au reste aucune traite sur le bonheur ; car on ne les paie pas, on ne fait que les renouveler de mois en mois.

J'étais alors l'employé d'une maison de denrées coloniales ; mais j'avais déjà un faible pour les cochons. En attendant d'être en état de me livrer au commerce de ces animaux, j'achetai un ravissant goret. Nous avions mis dans notre bonnet de l'engraisser à crédit pendant l'été et de lui présenter en automne la note de sa pension.

Nous l'enfermâmes dans une petite étable. Tout joli qu'il était, il ne se distinguait pas, les premiers jours, de ses congénères. Au bout de peu de temps cependant, nous vîmes que nous n'avions pas affaire à un vulgaire cochon grognard et farfouilleur. Ta mère le baptisa « Toby » et le laissa aller et venir librement.

Il accourait comme un chien quand on l'appelait par son nom. Vrai, je n'ai jamais vu cochon plus familier. Il s'asseyait à côté de nous sur la véranda, esseyait de se glisser le soir dans notre appartement et, lorsque je revenais du bureau, courait à ma rencontre en poussant de petits cris aigus, pour marquer son contentement.

Aucun porc ne transforma si rapidement en lard le maïs dont on le nourrissait. Plus il engraissait, plus aussi il croissait en considération auprès de nous. Bien que je n'en fisse rien paraître, je ne pouvais moi-même me défendre d'une certaine tendresse pour cet animal. J'étais, d'autre part, un grand amateur de viande de cochon ; aussi, quand vint le mois de novembre et que Toby eût atteint le maximum de son embonpoint, je le fis conduire à l'abattoir. Nous avions d'ailleurs un urgent besoin de provisions de bouche.

Le lendemain, à dîner, ta mère, l'air à la fois grave et important, déposa majestueusement sur la table un rôti doré et juteux. Moi, après l'avoir découpé, je lui demandai sans malice : « Veux-tu un morceau de Toby, mon amour ? »

Elle me regarda fixement pendant quelques secondes, puis éclata en sanglots et se précipita hors de la chambre. Je la rejoignis, lui demandant ce qu'elle avait. Alors, elle retint ses larmes, se mit dans une colère bleue et s'écria que j'étais un sans-cœur, un affreux cannibale ! Cela la soulagea ; elle se remit à pleurer doucement tout en me priant de retirer Toby du saloir et de l'enterrer au jardin.

Je fis appel à son bon sens, et elle voulut bien reconnaître combien onéreuses seraient de telles funérailles, le prix de la viande de porc étant de huit cents la livre.

Cependant, cette scène m'avait coupé l'appétit et je n'aurais pu goûter au rôti fumant du dîner, non plus qu'aux tranches froides du souper. C'est pourquoi je portai les restes de Toby au restaurant le plus proche, où il ne fit sangloter personne, et j'empochai une somme rondelette.

L'histoire de Toby me montra que les femmes ne valent rien en affaires, du moins pas dans la branche des salaisons. Dès lors, j'ai été en relations avec beaucoup d'entre elles et j'ai toujours vu que, lorsqu'elles se sentent faibles, elles mettent leur sexe dans la balance pour la faire pencher de leur côté, et que, si au contraire elles se croient supérieures aux hommes, elles font abstraction de leur côté féminin, et se montrent plus inflexibles qu'aucun de nous. Bref, elles entendent gagner en tout. Or un jeu qui ne m'offre aucune chance ne m'amuse nullement.

Encore une fois, j'aime trop la femme à la maison pour la désirer dans mes bureaux. Au lieu d'elle, je préfère engager son mari, et je me flatte qu'ainsi tous deux travaillent pour moi ; car une femme d'intérieur est le meilleur stimulant d'un employé de bureau. Et puis, un homme marié vaut plus qu'un célibataire. Sa femme augmente sa valeur. Il se couchera volontiers un peu plus tôt et sera aussi plus matinal ; il travaillera avec plus de courage et de persévérance que celui dont chaque soirée se passe avec une autre jeune fille et qui ne saurait pour cette raison demeurer chez lui.

Aussi, mon cher garçon, le jour de ton mariage avec Hélène, je porterai tes appointements à 75 dollars par semaine.

Maintenant, je te laisse le soin de te conduire dignement, tout en pariant que ta femme y veillera mieux que toi-même.

Ton affectionné père,
John Graham.

A bon vin, pas d'enseigne.

La Chine est un pays charmant,
Qui doit vous plaire assurément, etc.,

dit la chanson. Nous doutons fort que ce soit là l'opinion des docteurs.

Une loi chinoise, fort malicieuse, exige, à la porte des médecins, autant de lanternes allumées que le médecin a fait mourir de malades.

Un soir, un Européen, habitant Pékin, cherchait à travers la ville un médecin pour un des siens tombé malade dans la nuit. Il courait depuis une heure, rebuté par le grand nombre de lanternes accrochées au-dessus de toutes les portes, lorsque le modeste éclairage de l'une d'elles le décida. Trois lanternes seulement s'y balançaient mélancoliquement à la brise.

L'Européen réveille le médecin et l'emmène en courant.

— Fils d'Esculape, lui dit-il en chemin — ne trouvant rien de plus oriental — tu dois être le meilleur médecin de cette cité ?

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu n'as que trois lanternes à ta porte, tandis que tes collègues comptent les leurs par douzaines.

— Je n'exerce que depuis trois jours, répondit flegmatiquement le médecin chinois.

. . . . . .

Si nos médecins étaient soumis à même loi,... quelle illumination !

Mauvaise excuse. — Il y a bien quelques semaines déjà que nos confrères ont annoncé la publication des *Nouvelles chansons* de Jaques-Dalcrose. Nous venons beau dernier. Nous pourrions essayer d'excuser ce retard, disant qu'il n'est pas mauvais de rafraîchir la mémoire du public, sollicité de toutes parts par mille choses diverses. Mais l'excuse est mauvaise, puisqu'il s'agit de Jacques. Ses chansons, toujours attendues avec impatience, ne s'oublient pas. Le recueil des « Chansons du cœur qui vole », au nombre de douze, et celui des « Propos du Père David la Jeunesse », qui forme une première série de chansons roman-

des, ont déjà groupé bien des têtes blondes, brunes et même grisonnantes autour du piano de famille. Les personnes qui ne les possèdent pas encore ne tarderont point à se les procurer. — L'éditeur est M. W. Sandoz, à Neuchâtel.

Lo bon seindâ.

(*Patois du Jorat.*)

On monsu, que l'ire on dzouveno menistre, se promenâve on dzo dau côté de Botteins. L'avâi fan d'allâ tant qu'âo paï dâi tchoux, ma quemet l'ire lo premi coup que passâve per ce, ne savâi pas iô de la metsance faillâi teri. On avâi bin coudhi lâi dere pè Botteins que pouâive preindre la granta tserrâre âo bin on galé petit seindâ que lâi allâve assebin et qu'ire on bocon pllie coû. Diabe lo pas que lo veyâi ; l'arâi bin pu sè dèmandâ, mâ l'avâi dza passâ lè derrâire mâisons dau veladzo et ne voliâve pas sè reveri.

Peindeint ci teimps, ie vâi veni du tot lliein on petit bouibo, que l'avâi met on par de tsausse de melanna, avoué on gilet à mandze ein grisette ; l'ire à pì dètsaux, sein bounet, et sublliâve qu'on benhirâo.

— T'ì bin guié, m'n'ami ! lâi fâ lo menistre à la vi que lo bouibo fu arrevâ vers lì.

Lo bouibo s'ètâi arretâ et guegnîve clli monsu avouè lo mor âovert.

— Y-to dau paï ? que redit dinse lo menistre.

— Nâ, ie su de Frèdèvella.

— Et è-te lo pllie coû seindâ por lâi allâ ? E-te bin dèfecilo ?

— Ouais, lâi dit lo valottet, vâide-vo cllia truffiâre que l'è lé, avouè ci tsemin dè coûte ?

— Oï, et faut passâ lé ?

— Que nâ, ci seindâ faut pas lo preindre. Vo n'âi rè qu'à allâ de ci côté, tant qu'à que vo seyì derrâi la mâison à mon oncllio, et pu vo foudrâ veri à bise ; vo z'arreverâi vè clliasique à mon cousin, et pu vo virerâ à gautse et pu aprì, encora on coup à bise, tant qu'à on ceresì ; du cein vo tsesì su la carraïe à la tanta Madelon. Et pu vo lâi ìte.

— Oh ! oh ! lâi dit lo menistre, l'è on bocon maulési à sè rappelâ de tot cein. Accutâ, mon valet, vin avouè mé on bet, on dèvesera ; ie su menistre et, se te vâo, t'appreindri à cognâitre lo tsemin dau ciè !

— Lo tsemin dau ciè, que repond ci craset de bouibo ; quemet porrâi-vo mè lo montrâ, vo que vo ne sède pas pì lo seindâ que va à Frèdèvella ?

MARC A LOUIS.

Le moutardier du pape.

Tandis que Pie X sabre à grands coups dans la traditionnelle et dispendieuse armée de fonctionnaires et de serviteurs qu'abrite le Vatican, un de ses prédécesseurs, Jean XXII, le complice de Philippe-le-Bel dans l'abolition de l'Ordre du Temple et le supplice des Templiers, trouvant sans doute que sa Cour n'était pas encore assez nombreuse, créa pour un de ses neveux, qui s'en montra très fier, la charge de « premier moutardier ».

Il faut dire que ce pape raffolait de la moutarde, plus encore que Louis XI, qui n'allait jamais dîner en ville sans porter avec lui un pot de ce condiment.

C'est ensuite de la nouvelle charge créée par Jean XXII qu'est resté le dicton : *Il se croit le premier moutardier du pape.*

Réminiscences.

Ch***, le 12 février 1904.

Mon cher *Conteur,*

Je suis un de tes plus anciens abonnés ; je le resterai, Dieu voulant, jusqu'à mon heure dernière. Je te conserve religieusement et, chaque année, tes cinquante-deux numéros, élégamment reliés, forment un volume qui va rejoindre les précédents sur les rayons de la bibliothèque du salon.

En hiver, quand les journées sont longues et maussades et surtout quand il pleut, comme en ce moment, je prends, au hasard, une de mes années du *Conteur ;* il est bien rare que je ne trouve pas, en la parcourant, la gaîté que nous refuse le ciel.

Hier, après avoir feuilleté un de ces volumes, d'entre les plus anciens, j'y ai trouvé une amusante boutade ; aussitôt, elle a réveillé tout un monde de souvenirs qui sommeillaient dans ma vieille mémoire.

— Tiens, me suis-je dit — sans me demander si ces souvenirs en valaient ou non la peine — si je les envoyais au *Conteur ?...*

Et les voici ! Fais-en ce que tu voudras, mon vieil ami, même, mets-les au panier, je ne t'en voudrai pas.

Maintenant, mon cher *Conteur*, à toi pour la vie.

* * *

Une commission du Grand Conseil, qui avait à étudier je ne sais plus quelle question, était composée de MM. *Demiéville, Grand, Bataillard, Rossat, Eytel.* On rit longtemps, à Lausanne et dans le canton, du jeu de mots.

* * *

Dans une autre de ces commissions se trouvaient MM *Blanchenay, Joly, Corboz, Perriraz, Delarageaz.*

* * *

C'est à la même époque que l'on voyait, dans le conseil de fabrique de la paroisse catholique de Lausanne, MM. *Huit, Nègre, Blanc.*

* * *

Un de mes bons voisins se rendant à Paris, où le conviait un de ses amis, emporta une bouteille d'eau-de-cerises de Daillens — très réputée comme on sait — dont il voulait faire présent à son hôte.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demande brusquement le douanier en sortant la bouteille de la valise.

— De l'eau-de-cerises. Qu'ai-je à payer ?

Alors le douanier qui voulait faire le malin :

— De l'eau-de-cerises ?.... de l'eau-de-cerises ? Mais, mon brave, l'eau ne paie rien,... à moins que ce ne soit de l'*eau de mer,...* mais, ça n'en est pas, puisque vous venez de Suisse.

Et il le laissa passer.

Arrivé à Paris, notre Vaudois raconta l'aventure à son ami.

— Tu as de la chance, mon cher, de t'en être tiré ainsi, fit celui-ci ; si tu avais dit *kirsch*, ça n'aurait pas passé de la même façon.

C'est donc qu'il faut parler allemand, en France, si l'on veut être compris.

A. S.

Soirée vaudoise. — Sous ce titre et sur la demande de la *Société des Jeunes commerçants de Lausanne,* M. le pasteur *Alfred Ceresole* donnera, vendredi prochain 26 courant, à 8 heures du soir, à la Salle centrale, Lausanne, une conférence littéraire : Scènes et récits français et patois ; pages d'hier et pages nouvelles, entr'autres une *Lettre inédite adressée au « Conteur vaudois »* (une ancienne légende), etc. — Voilà certes une soirée où l'on ne s'ennuiera pas. Il y aura foule.

Recette.

Haricots. — Vider le contenu d'une boîte de haricots de Saxon dans une passoire, égoutter, passer à l'eau froide, puis à l'eau chaude, égoutter de nouveau. Verser dans une casserole étamée ou émaillée et non dans la poêle à frire, qui donne aux haricots un goût de fer ; ajouter une cuillerée d'eau, sel et poivre blanc, chauffer en ajoutant un bon morceau de beurre frais, faire sauter, sans laisser fumer, les relever avec du persil hâché et du jus de citron.

La logique de l'amour.

Mademoiselle Anna est à marier.

Sa mère pousse un homme riche, qui a près de quarante ans et qui est loin d'être beau.

Mademoiselle préfère un officier, qui n'a pas le sou, mais qui est un très joli garçon.

— Chère enfant, dit la maman, la beauté passe.

— Oui, réplique la petite, mais la laideur reste.

Ein févra.

(*Deux dictons, communiqués par M. A. M., à Pully.*)

Faudrai atan vaire on lâu su on chola què dè vaire on omo en mentze au maî de févra.

* * *

A la dzandelase les azo ant cru d'on repè d'èpase.

Les pilules. — Le médecin va voir comment se porte le jeune fils de Mme Bornu.

— Je ne lui avais prescrit que deux pilules d'aloës, dit-il à la mère, pourquoi lui en avez-vous fait prendre quatre à la fois ?

— Parce qu'il n'a pas été sage.

C'est bien pis ! — Entre maris :

— Ma femme est d'une mollesse de caractère qui me fait bondir ; elle ne sait jamais ce qu'elle veut.

— Estime-toi bien heureux, mon cher. Si tu connaissais ma moitié : elle sait toujours ce qu'elle veut, elle !

Les bonnes montres. — Un commis arrive en retard à son bureau. Son patron lui lance un regard sévère.

— Ma montre retarde de nouveau, balbutie l'employé.

— C'est un grave défaut : une montre qui marche bien doit toujours avancer.

Fine oreille. — L'autre soir, M. et Mme R. recevaient quelques amis.

Un des invités, qui est aveugle, se penche à l'oreille de sa voisine et, à demi-voix :

— La dame qui est à côté de vous a de bien jolies dents !

— C'est vrai ; mais comment pouvez-vous savoir cela ?

— Je l'entends rire depuis une heure.

THÉATRE. — La représentation de jeudi ayant eu un très grand succès, **Le marquis de Priola** sera redonné demain, dimanche, avec **Les Domestiques,** vaudeville en trois actes, un des plus grands succès de rire des *Variétés.* — Mardi, **Romersholm,** le chef-d'œuvre d'Ibsen, par la troupe de Lugne Poë. Cette pièce soulève partout un intérêt exceptionnel. Qui ne voudra l'entendre ?

Kursaal. — Voici plus de quinze jours que la revue *Vive nous !* tient l'affiche, et ce n'est pas fini. N'est-ce pas là ce qu'on en peut dire de mieux ? Depuis hier, elle a un attrait nouveau ; deux intermèdes y ont été ajoutés : au 2e tableau, *Les 4 Louisiana,* chanteurs et danseurs excentriques ; au 4e tableau, *Les Minstrels Parisiens,* par M. et Mme Rey, duettistes, et M. et Mme Leclerc. — Demain, dimanche, *matinée* à 2 heures ; le soir, la représentation se termine à 11 heures.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.